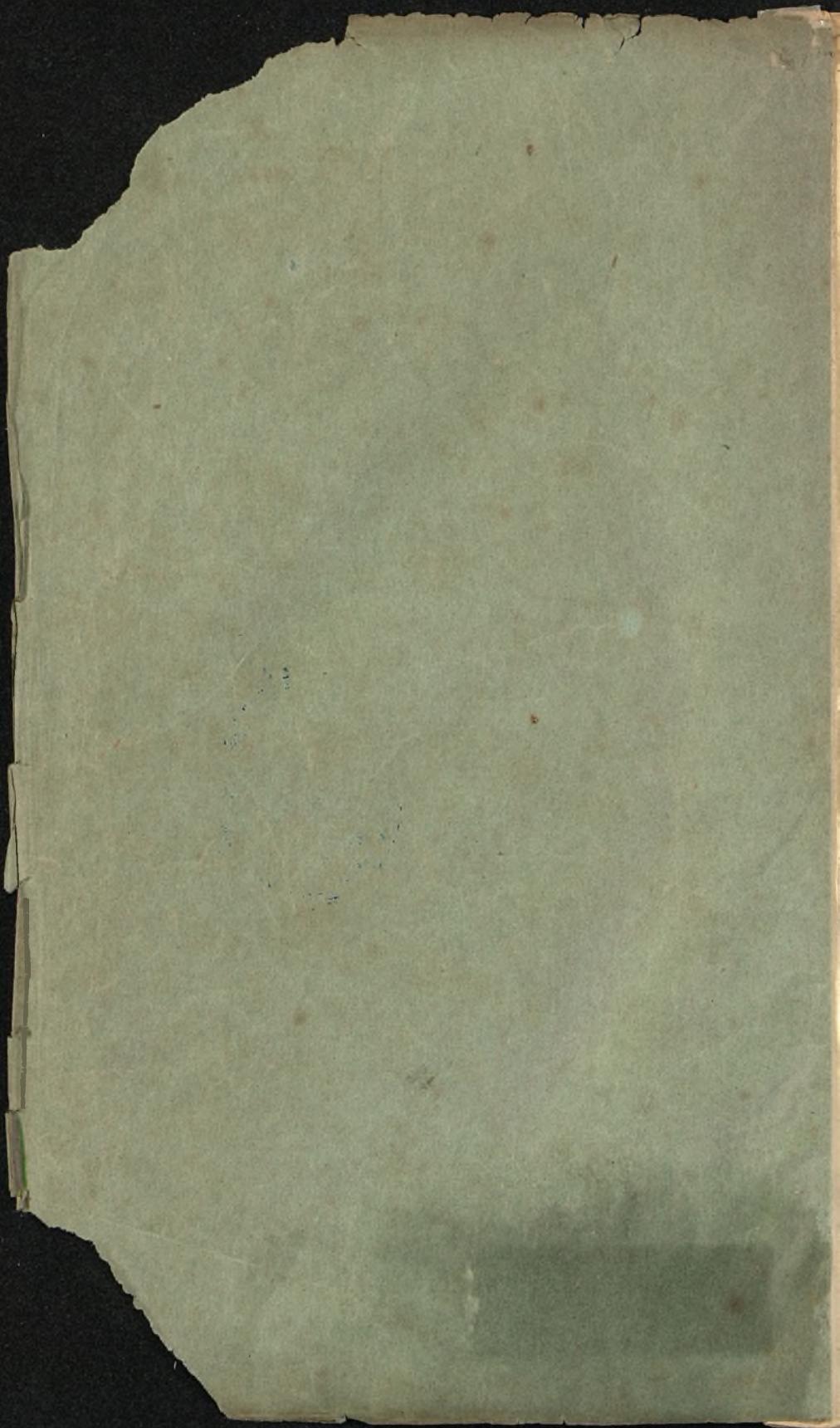


double

id

Z



Steud

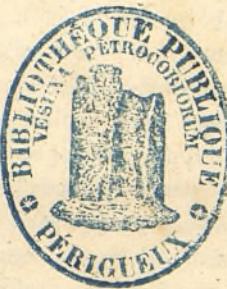
MOTIGE

HISTORIQUE ET DESCRIPTIVE

DE L'ÉGLISE DE MERLANDES,

Par M. l'abbé AUDIERNE,

Chevalier de la légion-d'honneur, membre de plusieurs sociétés savantes, etc.



PZ 50

PÉRIGUEUX,

IMPRIMERIE DUPONT, RUE TAILLEFER.

—
1847.

E.P.
PZ 50
C 1324538



100
BIBLIOTHEK DER UNIVERSITÄT MÜNSTER

MOTICE

HISTORIQUE ET DESCRIPTIVE

DE L'ÉGLISE DE MERLANDES,

Par M. l'Abbé AUDIERNE,

Chevalier de la légion-d'honneur, membre de plusieurs sociétés savantes, etc.

— 30 —

TOPOGRAPHIE DE L'ÉGLISE DE MERLANDES.

Dans un lieu jadis traversé par la voie romaine qui conduisait de l'antique Vésone à Saintes, à 12 kilomètres de Périgueux, non loin de l'ancienne et riche abbaye de Chancelade, dans le voisinage d'une chapelle dédiée à St-Maurice, et ayant appartenu aux templiers, au milieu d'une vaste étendue de landes et de bois, au point de jonction de plusieurs coteaux, dont les eaux, recueillies d'abord dans l'étroite et profonde vallée d'Andriavaux, vont se jeter ensuite dans la rivière de l'Ille, là existe, depuis environ huit siècles, une chapelle solitaire, dont le nom, formé de deux mots celtiques, *mer lande*, signifie, suivant Bullet, une vaste solitude.

Telle est encore la dénomination que commande la nature du pays, malgré quelques lambeaux de terre cultivés qui n'en ont point changé l'aspect.

Arrivé auprès de cette remarquable église, qu'on n'aperçoit pour ainsi dire que lorsqu'on est aux pieds de ses murs, une foule de questions viennent assaillir l'esprit sur le but qu'on pouvait se proposer en fondant cet édifice.

— 2 —

La fontaine qu'on y aperçoit, et dont les eaux limpides s'échappent en sillonnant la vallée, fut-elle le motif de cette création? Les fontaines, il est vrai, furent en grande vénération dans la plus haute antiquité, et les peuples, mus par un sentiment religieux, en leur donnant un dieu pour protecteur, leur rendaient un culte particulier; mais aucun souvenir ne vient appuyer cette opinion.

Les fondateurs de cette église n'auraient-ils voulu que rendre moins dangereux ce lieu désert et offrir aux passans plus de sécurité, par la présence d'un édifice religieux? Ce serait possible, à une époque surtout où l'agitation était extrême dans les populations, et où le maintien de l'ordre devenait plus difficile et même presque impossible.

Au reste, ce ne sont là que des conjectures.

ORIGINE DE L'ÉGLISE DE MERLANDES.

Nous croyons que le sentiment qui fit bâtir l'église de Merlandes ne fut pas seulement religieux, mais qu'il exprime aussi la généreuse pensée d'une amélioration sociale.

Après la conversion de Constantin, les lois impériales ayant autorisé les dotations ecclésiastiques, le clergé s'était tellement enrichi, que déjà sous la première race, Chilpéric s'en plaignait dans un édit rapporté par Baluse: « Notre fisc, disait ce monarque, est devenu pauvre; nos richesses ont été transportées aux églises; il n'y a plus que les évêques qui règnent; ils sont dans la grandeur, et nous n'y sommes plus.» Mais ces vastes possessions devaient être utilisées. Il fallait les livrer à la culture. Dans la pensée religieuse des prélats, le meilleur et le plus salutaire moyen était de les consacrer à de pieuses fondations. De là ces couvents, ces églises, qui s'élevaient au milieu de pays incultes. Merlandes n'a pas eu, ce nous semble, une autre origine.

Vers l'an 1120, quelques ecclésiastiques s'étaient retirés à Chancelade, lieu désert, entouré de nombreux coteaux, et très propre à la vie erémite. Les terrains environnans faisaient partie du domaine ecclésiastique. En 1129, Guillaume d'Auberoche, évêque de Périgueux, en céda une partie à ces pieux solitaires, qui vivaient depuis neuf ans dans cette profonde retraite.

Guillaume de Nanclars ne se montra pas moins généreux envers le couvent qu'ils avaient formé. Ce fut son successeur, Geoffroi de Couze, qui leur fit présent du lieu de Merlandes, où Elie Audoin, second abbé de Chancelade, fit bâtir une église en 1143. Geoffroi la bénit et y célébra la première messe. *Missam primam cantavit et cimeterium ibidem benedixit*, nous apprend la charte de fondation de l'abbaye de Chancelade.

L'église bâtie, solennellement bénite et entourée d'un cimetière, semblait devoir attirer et fixer dans ce lieu une nombreuse population. Il n'en fut rien. Le succès ne répondit point aux espérances, et Merlandes, après sept à huit siècles, n'est encore qu'une solitude.

DESCRIPTION DE L'ÉGLISE DE MERLANDES.

Dans l'église de Merlandes, rien qui ne soit digne d'attention. Tout y intéresse, la nef, le sanctuaire, ses arcades, ses colonnes, leurs chapiteaux, ses restaurations même, puisqu'elles révèlent des jours de désolation et de ruine.

Sa forme est un parallélogramme rectangle; seulement le sanctuaire est un peu plus étroit que la nef.

Son étendue, du seuil de la porte à l'extrémité de l'hémicycle, est de 23 mètres; et sa largeur, de 6 mètres 50 centimètres.

A l'extérieur, six contreforts, de 16 centimètres d'épaisseur, semblables à de simples pilastres qu'on dirait destinés à

— 4 —

orner plutôt qu'à consolider l'édifice, sont appliqués sur ses murs latéraux. Ils sont étroits et peu élevés.

Quatre fenêtres extrêmement allongées, semblables à des barbacanes, éclairent cette église. Nul ornement ne les décore. Elles affleurent le mur.

En vain chercherait-on quelques sculptures sur le plein des murailles extérieures ; il n'en existe quelques-unes que dans les modillons de la corniche du sanctuaire. Ces espèces de consoles représentent des têtes grotesques d'hommes et d'animaux. Sur l'une d'elles on remarque un oiseau semblable à un coq ; il est parfaitement sculpté. Il n'est pas douteux que cet oiseau ne soit un basilic, symbole religieux assez souvent employé dans les constructions de cette époque. Cet animal était regardé comme puissant et très redoutable. *Super aspidem et basiliscum ambulabis et conculeabis leonem et draconem.* Psaume 90.

La porte est de la plus grande simplicité : elle se compose de deux archivoltes, retombant sur deux colonnes dont les chapiteaux sont muets. Un pilier carré, à pan coupé, sépare les colonnes. De légères moulures décorent les deux bandeaux qui surmontent les archivoltes et retombent sur une corniche. Le plein cintre règne dans la porte, et l'ogive se manifeste timidement dans les archivoltes.

INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE DE MERLANDES.

En entrant dans l'église de Merlandes, on éprouve involontairement un sentiment de respect mêlé d'admiration. On s'arrête dès le premier pas, surpris de trouver dans cette solitude une église qui, par le caractère de son style, rappelant les générations les plus reculées, contraste singulièrement avec l'isolement et l'abandon dans lesquels elle se trouve aujourd'hui.

Bâtie presque au pied d'un coteau, elle a conservé dans sa construction l'inégalité du terrain sur lequel elle repose. Ainsi, pour arriver au sanctuaire, on s'élève graduellement par le moyen de plusieurs marches placées de distance en distance.

LA NEF.

Une nef, un chœur et un sanctuaire, telle est l'ordonnance de cette petite église. Deux travées de voûtes séparées par un arc-doubleau, reposant sur deux colonnes, composent la nef et le chœur. La première travée offre une voûte cylindrique; la seconde en présente une de sphérique. Les chapiteaux des colonnes supportant l'arc-doubleau attendaient des ornemens qui leur ont été refusés. A quoi tient cette circonstance? Il serait difficile de le dire. On manqua, sans doute, de sculpteurs pour ce travail, qui eût été postérieur aux décorations nombreuses du sanctuaire.

Les fenêtres, très allongées et extrêmement étroites à l'extérieur, sont évasées à l'intérieur et offrent partout le plein cintre.

Dans l'angle du mur qui sépare le chœur du sanctuaire, on remarque une colonne grosse et courte, dépourvue de chapiteaux, formant une espèce de tambour. C'est en elle qu'est placé l'escalier pour arriver sur les voûtes.

LE SANCTUAIRE.

Un mur très épais sépare le chœur du sanctuaire; il est percé d'une arcade étroite, supportée par deux grosses colonnes dont les chapiteaux sont d'un style très remarquable. On voit sur ces chapiteaux des lions, des tigres entrelacés, luttant ensemble et se déchirant. Leur pose est admirable, et le sculpteur a su donner à ces animaux une expression si

vraie, qu'on est frappé de leur attitude et de l'air menaçant qu'elle inspire.

Treize arcades feintes, reposant sur des colonnes en relief appliquées sur les murs, décorent le sanctuaire, dont la voûte est cylindrique. Ces colonnes, d'une seule pièce, sans renflement, et d'une pierre tendre, mais devenue par le temps d'une dureté telle, qu'on les dirait de marbre, sont ornées de petits filets, placés avec symétrie de distance en distance. Les bases sont simples avec un filet; mais les chapiteaux sont couverts de sculptures très variées. Les uns sont chargés de feuilles, d'entrelacs, de torsades, de chevrons brisés, de billettes, et les autres de figures fantastiques, à la bouche desquelles aboutissent les enroulements de diverses feuilles ou d'ornemens variés.

Une colonne avec deux arcades ont disparu pour faire place à une fenêtre, la seule aujourd'hui qui éclaire le sanctuaire. Primitivement, il en existait une dans le fond de l'abside. Elle était semblable à celles qui éclairent la nef. Elle a été bouchée dans le XIII^e siècle, ainsi qu'un œil-de-bœuf construit beaucoup plus tard.

Une chose bien remarquable, c'est que tous les joints d'appareil sont en relief et formés dans la taille même de la pierre. Les murs seuls du sanctuaire offrent cette particularité.

Quelques boiseries, qui ne sont pas sans mérite, ornent deux autels appliqués contre le mur qui sépare le chœur du sanctuaire. Ces boiseries appartiennent au siècle dernier et ne comptent pas une centaine d'années d'existence.

Le baptistaire, de forme cylindrique, semblable à un fût de colonne, est très curieux. Il est bien étonnant qu'il ait échappé aux mutilations si communes dans toutes les églises, d'où l'on bannit tout ce qui est ancien pour y substituer des

choses modernes, dans la pensée que les goûts populaires en seront plus flattés. Les sculptures de ce petit monument représentent une série d'anneaux losangés, s'enchaînant les uns dans les autres et occupant toute la surface. Il est sans base et sans corniche, tel enfin qu'il sortit des mains de l'ouvrier, pour la destination qu'il a perdue à l'époque de la suppression de l'église de Merlandes. En le conservant soigneusement, il viendra sans doute une époque où son utilité pourra de nouveau être appréciée.

Merlandes est une des églises les plus remarquables du Périgord. Tous les caractères de l'époque où elle a été construite semblent dessinés sur chaque pierre. Le chœur en est petit comparativement à la nef. Cette église est sans collatéraux; elle n'est décorée par aucune chapelle, et sa forme n'est pas une croix latine. Elle a tout l'aspect des temples primitifs. On ne la dirait point érigée dans le XII^e siècle. Sa physionomie est dure, sévère : en elle règne absolument l'ancien style roman avec son étonnante lourdeur. Malgré que l'ogive se montre dans quelques parties de ce monument, et qu'à cette époque ce genre d'architecture fût déjà assez communément employé, cependant elle n'a influé en rien sur l'ensemble de l'édifice. Les colonnes sont ornées de filets; mais elles sont courtes et sans grâce. Les chapiteaux sont couverts d'ornemens contournés, riches, mais manquant de cette élégance, de cette légèreté qui distinguent les ordres antiques ou les chefs-d'œuvre de la renaissance.

Nous pourrions ici rechercher la cause de ce mélange des deux styles dans la même église, à la même époque, et examiner si l'ogive ne fut employée primitivement que dans un but de solidité, puisqu'elle se fait remarquer principalement dans les voûtes, et qu'elle n'a été admise que plus tard comme embellissement dans la construction des portes; ou si, ayant

étée empruntée à l'orient, elle fut presque imposée aux architectes en souvenir des croisades. Une solution à cette question serait sans doute très instructive et commanderait l'intérêt; mais le développement en serait trop long, nous entraînerait au-delà des bornes que nous nous sommes prescrites, et peut-être encore n'atteindrions-nous qu'un but incertain. Rien n'est plus difficile, en effet, que de faire l'histoire de l'ogive, de préciser son origine, de dire à quelle époque elle a commencé, puisque nous la retrouvons dans des monumens du V^e siècle, non-seulement en France, en Allemagne, en Espagne, mais encore dans la Grèce et dans l'Italie.

D'après MM. Haggitt, Wittington, Hittorff, Lenormans, elle est originaire de l'orient; on en trouve des exemples dans l'Asie-Mineure, en Perse, en Arabie, en Sicile, qui remontent aux VII^e, IX^e et X^e siècles.

D'après MM. Bentham et Milner, elle est née en occident, du croisement des arcs circulaires, genre d'ornement qui fut employé dans l'architecture romaine aux XI^e et XII^e siècles.

M. Boisserée a cherché à établir qu'elle a commencé dans le nord. Suivant lui, le caractère élancé et végétal qui distingue l'architecture ogivale est dû au sentiment profond qu'ont les peuples du nord des beautés de la nature et à l'imitation qu'ils voulaient faire, dans leurs églises, des arbres entre-croisés, des forêts, leur habitation primitive.

MM. Quatremère de Quincy et Séroux d'Aigincourt prétendent, au contraire, que le style ogival chrétien est une aberration des formes imposées par le goût, dont il ne faut tenir aucun compte dans l'histoire de l'art.

Quoi qu'il en soit, nous savons d'une manière positive que l'ogive a été généralement adoptée en France pour les monumens religieux dans le XIII^e siècle, et constamment suivie jusqu'au règne de Louis XIV.

Un monument qui existe depuis des siècles a vu nécessairement passer devant lui bien des événemens avec toutes les générations qui les produisirent. Telle fut l'église de Merlandes. Son origine se rattache à ces siècles de désordre et de confusion où deviennent inexplicables ces sentimens de foi, de générosité et ces grands caractères qu'on y admire souvent.

Des espèces de vagabonds, sous le nom de chevaliers errans, parcouraient surtout le midi de la France, pillant les habitations, ravageant les campagnes, détroussant les voyageurs, et jetant partout sur leur passage l'épouvrante et le deuil.

L'organisation sociale de l'époque ne facilitait point une répression prompte et régulière. Des abus réprimaient d'autres abus. Ils se faisaient la guerre, et toute leur différence ne consistait que dans un but plus ou moins nuisible, plus ou moins louable. Il leur manquait l'unité de direction qu'imprime l'autorité. Le désordre jeté dans la société par ces chevaliers errans poussa d'autres gentilshommes à arrêter leurs brigandages en parcourant les routes pour procurer aux voyageurs la sûreté des chemins et à multiplier les signes religieux qui pouvaient inspirer des sentimens salutaires. L'église de Merlandes fut jetée dans ce désert comme une sauvegarde et un refuge. C'était dans le XII^e siècle que se passaient ces événemens.

Ce monument fut bâti après la première croisade, à laquelle se trouvait Rainaud, de Thiviers, évêque de Périgueux. L'ogive qui y règne avec le plein cintre n'est qu'un vivant souvenir de cette religieuse expédition.

A l'époque de la construction de l'église de Merlandes, les architectes avaient abandonné le système des voûtes sphériques. Les voûtes étaient divisées par parties carrées, et les arcades étaient croisées pour neutraliser la pression latérale,

qui était divisée sur quatre points opposés et correspondant à des piliers ou à des faisceaux de colonnes. La présence des coupoles dans cette église n'est qu'une imitation des églises cathédrale et collégiale de St-Etienne et de St-Front. Il est évident qu'on voulut prendre pour modèle le style et le plan de ces deux églises.

Mais la ressemblance de l'église de Merlandes avec ces deux basiliques ne consiste pas seulement dans les coupoles : les arcades feintes sont les mêmes, et les joints d'appareil sont copiés sur la chapelle du VIII^e ou IX^e siècle bâtie sur l'emplacement où reposaient les restes mortels de l'apôtre du Périgord.

Ce genre d'architecture, déjà étranger au XII^e siècle, ne fut donc adopté, ce nous semble, qu'avec une intention marquée de plaire au donateur du terrain. On crut ne pouvoir mieux faire que de prendre sa cathédrale pour modèle. Le sentiment de la reconnaissance autorise naturellement cette conjecture.

DESTRUCTION D'UNE PARTIE DE L'ÉGLISE DE MERLANDES.

A peine cette église était achevée, que les revers vinrent l'assaillir. Périgueux refusait de se soumettre à la domination anglaise. Le roi d'Angleterre résolut d'en faire le siège. En 1172, ce prince, accompagné de ses deux fils, Henri-le-Jeune et Richard, duc d'Aquitaine, d'Alphonse II, roi d'Aragon, et d'Emmengarde, dame de Narbonne, se présenta devant le Puy-Saint-Front, le point le plus fortifié de la ville. Repoussé vigoureusement, il se vit contraint de lever le siège et de se retirer. Honteux de sa défaite, il s'en vengea sur les environs de la ville, les couvents, les communautés, les églises, et Merlandes fut saccagé. Une partie de la nef fut détruite. Il ne resta debout qu'une coupole et le sanctuaire.

RESTAURATION DE L'ÉGLISE.

La restauration fut presque immédiate. Le style même est tellement en rapport avec la première construction, qu'il est facile de prime-abord de les confondre. Ce n'est qu'en étudiant avec soin ce monument qu'on y découvre la preuve du fait historique de sa dégradation. Mais des restes de pendentifs de la coupole détruite et remplacée par une voûte cylindrique ; les traces des deux piliers qui supportaient les pendentifs noyés dans le mur de façade, en mettant hors de doute la destruction de cette partie de l'église, démontrent en même temps que la porte fut refaite, quoique son style soit celui de la construction primitive.

Nous croyons qu'il existait dans le premier plan un clocher qui ne fut pas reconstruit, à moins qu'il n'eût été placé dans le fronton de la porte et détruit plus tard, lorsque les murs de l'église furent exhaussés.

SECONDE DESTRUCTION.

Trois cents ans s'étaient écoulés sans que l'église de Merlandes eût éprouvé d'autres dégradations que celles du temps, imperceptibles et peu dangereuses lorsqu'un entretien régulier et bien entendu sait les prévenir ou les réparer. Mais, après ce calme séculaire, ce monument se trouva mêlé à des débats religieux et en souffrit beaucoup. Il était placé sous la dépendance de l'abbaye de Chancelade et son voisinage. Il était naturel qu'il partageât ses phases de prospérité ou de malheur.

Sous l'administration de l'abbé François de Brianson, l'abbaye de Chancelade fut ruinée deux fois par les protestans : la première fois, dans le mois d'août 1575 ; la seconde fois, le 15 juillet 1585.

Les religieux de cette abbaye se réfugièrent-ils dans l'église de Merlandes, ou bien leurs ennemis s'en emparèrent-ils? Les documens écrits nous manquent pour décider clairement la question. Mais il est un fait incontestable que le monument lui-même nous révèle. Il est certain qu'il fut occupé par des gens de guerre ou armés pour se défendre, et qu'il devint un objet de lutte acharnée. Tout le démontre : un surhaussement considérable des murs, de nombreuses meurtrières dans la partie exhaussée, un corps-de-garde établi sur le sanctuaire, une tour avec des machicoulis, construite dans l'angle du mur, vers le nord, des fossés et des postes fortifiés.

Ces travaux sont évidemment du XVI^e siècle et portent le cachet de la plus grande précipitation : les murs exhaussés sont en moellon ; les meurtrières sont faites avec du bois, et les ouvertures pratiquées dans les voûtes pour assaillir les gens qui auraient voulu pénétrer dans l'église sont informes.

Les brèches faites par les assaillants sont encore reconnaissables par la blocaille qui les remplit, et les traces du feu allumé sur les voûtes, après trois cents ans, sont encore visibles.

CAUSES DES DÉGRADATIONS DE L'ÉGLISE DE MERLANDES.

Il est certain que les travaux du XVI^e siècle, faits à la hâte dans l'église de Merlandes, ont amené l'état actuel de dégradation où se trouve cette église.

L'église primitive est bâtie tout entière en pierre de taille. Nulle lézarde ne se manifeste dans cette construction. Les murs sont aussi solides qu'ils l'ont jamais été. Ils étaient peu élevés, comme l'annonce la corniche du sanctuaire, et dominés par les coupoles apparentes. Mais l'exhaussement des murs mal construits n'a pu résister à l'intempérie des sai-

sons et à l'action meurtrière du temps. Ces murs du XVI^e siècle se sont entr'ouverts dans plusieurs endroits et offrent peu de sécurité. Un mur bâti sur un arc-doubleau, pour supporter un clocher, augmente le danger ; et la toiture, la charpente, abandonnées à elles-mêmes depuis plus d'un demi-siècle, se dégradant journellement et favorisant l'infiltration des eaux dans les murs et dans les voûtes, finiront par amener la ruine d'un monument que l'art tient à conserver.

MOYENS DE RESTAURATION DE L'ÉGLISE DE MERLANDES.

Il serait à regretter que l'église de Merlandes, ce monument que huit siècles ont respecté, et qui est encore debout, vint à disparaître. On ne détruit chaque jour que trop de ces édifices, pour ne pas désirer que Merlandes soit conservé. On dirait vraiment qu'une fatalité poursuit nos monuments. L'église de Merlandes, qui était anciennement un prieuré, a été supprimée et réunie pour le culte à une autre église, assurément moins remarquable. Cette suppression eût été un arrêt de mort si le gouvernement ne fût venu à son secours.

Pour restaurer l'église de Merlandes, deux moyens se présentent : le premier est de réparer la toiture, remplacer les mauvais bois de la charpente, reboucher les brèches, refaire les parties lésardées, démolir le mur qui charge l'arc-doubleau et établir ailleurs le clocher qui pèse aujourd'hui sur les voûtes et en compromet la solidité.

Le second moyen serait d'abattre les murs exhaussés, pour remettre l'église dans sa forme primitive. Alors la toiture serait basse et la coupole saillante. Ce dernier mode de restauration serait le plus convenable sous tous les rapports, puisqu'il rétablirait l'église telle qu'elle était d'abord. Mais il exigerait beaucoup plus de dépenses, et ce n'est que pour cette raison que M. l'architecte du département, qui nous accompagnait dans notre visite de l'église de Merlandes, y a

renoncé pour adopter le premier mode, plus économique et plus prompt.

CONCLUSION.

L'église de Merlandes, réunie pour le culte à la paroisse de Lachapelle-Gonaguet, dépend aujourd'hui de la fabrique de cette paroisse. Cette fabrique manquait de ressources pour l'entretenir; l'autorité municipale redoutait les accidens. Par ce double motif, le maire avait demandé la démolition de cette église, en offrant néanmoins de conserver le sanctuaire.

En autorisant cette démolition partielle, c'eût été anéantir non-seulement une église, mais encore un monument. Merlandes remonte au XII^e siècle. Cette église est un type de l'époque, et son état actuel de dégradation n'a rien d'alarmant.

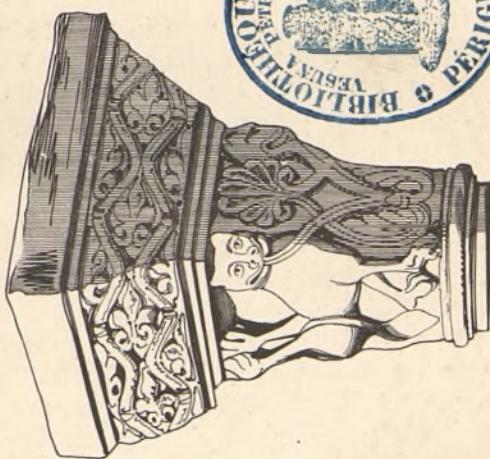
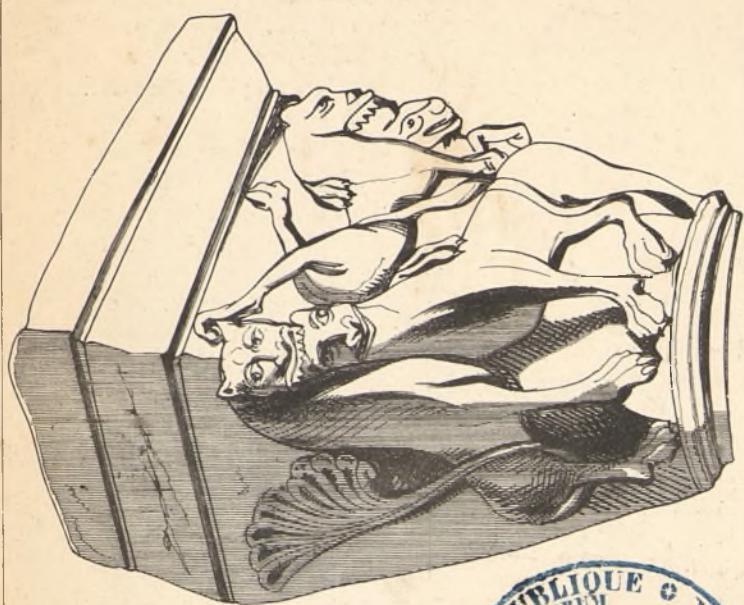
Pour sauver cette église et la conserver aux arts et à la religion, nous émimes le vœu qu'elle fût classée au nombre des monumens historiques du département de la Dordogne. Elle méritait cette faveur par son âge, son style, et ses nombreux souvenirs. Après avoir vu passer des milliers de générations; après avoir été épargnée par les guerres, les révolutions, et avoir bravé près de huit siècles, pouvait-on, en effet, la détruire de sang-froid en temps de paix, et à une époque où les arts sont en honneur plus que jamais?

M. Séguy, maire de Lachapelle-Gonaguet, dont la loyauté n'est pas moins grande que la bonté, et qui voulut bien nous accompagner dans notre inspection de l'église de Merlandes, frappé de nos réflexions, reconnut l'importance de cette église, et se désista de la demande qu'il avait faite d'en abattre une partie.

Tout militait donc en faveur de cette église. Aussi M. le ministre de l'intérieur a daigné la classer au nombre des monumens historiques, en accordant les fonds nécessaires pour sa restauration.

Grâce à cette bienveillante détermination, nous comptons un monument de plus, et les arts et la religion s'en applaudissent.





Chapiteaux
de l'église de Merlande.

